

En 1301, le roi et la reine vinrent dans leur nouveau domaine; ils y virent partout les marques d'une richesse et d'une prospérité qu'ils ne connaissaient point. Bruges surtout, où les Leliaerts voulurent faire fête au monarque français, étala un luxe inouï. Les dames étaient parées de bijoux étincelants, vêtues de soie, de velours et de satin; si bien que la reine Jeanne de Navarre, blessée dans son orgueil féminin, ne put retenir cette parole : « Je croyais être la seule reine ici et j'en vois plus de six cents. »



Pieter de Coninc.



Jan Breydel.

Sur le passage du royal cortège, ce n'étaient que draps écarlates, tapis de velours à bordures d'or, brillantes tapisseries. De somptueux banquets étaient servis dans des vaisselles de vermeil et d'argent ciselé.

Malgré toute cette pompe, le peuple n'avait nul enthousiasme. Il comprenait que c'était un maître qui passait et que les libertés si chères aux Flamands allaient sans doute leur être arrachées une à une. Bientôt, en effet, leurs droits furent méprisés et foulés aux pieds.

Mais la Flandre avait encore des patriotes, des hommes de cœur et d'énergie qui soulevèrent leurs concitoyens brugeois. Ce furent Pierre de Coninck et Jean Breydel, doyens de métiers à ce que l'on croit. Ils réunirent cinq mille hommes, délivrèrent la ville et, au son du tocsin, ils tombèrent sur les Français et sur les Leliaerts. Leur mot d'ordre était : « *Schild en Vrindt* (bouclier et ami) ».

Les Français ne pouvaient prononcer ces rudes termes flamands; ils furent pris et massacrés au nombre de quatre mille en cette sanglante journée, qu'on appela les Matines brugeoises. Le gouverneur, Jacques de Châtillon, ne se sauva qu'à grand'peine.

Dès lors, la Flandre presque entière, sauf Gand, put arborer de nouveau l'étendard national et grouper ses fils autour de cette barrière respectée.

Notre illustre écrivain Henri Conscience a retracé d'une plume éloquente tous ces grands souvenirs de notre histoire, dans sa principale œuvre : *Le Lion de Flandre*, véritable épopée nationale que je vous engage à lire, mes chers enfants, et qui ne peut manquer de vous intéresser vivement.

Vous allez en apprendre le plus glorieux épisode. Le 11 juillet 1302, à Groeninghe, près de Courtrai, deux armées se trouvèrent en présence : d'un côté, nos milices communales flamandes, commandées par Guillaume de Juliers, petit-fils du vieux comte de Flandre alors captif, et par Jean et Gui de Dampierre, ses propres fils; de l'autre, les troupes françaises, ayant pour chef Robert d'Artois, frère du roi de France, dont la brillante cavalerie était presque entièrement recrutée dans la noblesse.

Sept cents Gantois, commandés par Jean Borluut, vinrent se joindre aux Flamands. Avant d'engager l'action, tous les défenseurs de la cause nationale se mirent en prières comme pour se préparer à une lutte suprême,

et chacun porta à ses lèvres une parcelle du sol sacré de la patrie dont la délivrance était leur but.

Vous savez, mes enfants, que les conditions de guerre n'étaient pas alors ce qu'elles furent un demi-siècle plus tard. Le canon et les autres armes à feu n'étaient pas connus. On guerroyait à la lance, à l'épée, à l'arbalète. Des nuées de flèches lancées avec adresse volaient dans les airs. Les Flamands avaient aussi une arme primitive, mais terrible, qu'ils appelaient



BATAILLE DE COURTRAI

*Goedendag*, c'est-à-dire bonjour; c'était une sorte de massue en bois, dont l'extrémité, ronde comme une boule, était hérissée de pointes de fer. Dirigée par une main habile, elle s'abattait sur les armures des chevaliers, sur leurs casques d'acier, qu'elle mettait en pièces.

La fougueuse cavalerie française, au cri : « Montjoie et Saint-Denis », vint fondre sur ces braves troupes d'infanterie communale qui attendaient l'attaque de pied ferme, en rangs serrés, la pique à la main. Les chevaux

enfonçaient dans un sol fangeux ; mais, dans leur ardeur, les chevaliers français pressaient leurs coursiers. Aussi le massacre fut-il horrible.

Robert d'Artois, enveloppé dans la mêlée, où il s'était porté très avant, fut désarçonné et percé de mille coups ; Jacques de Châtillon subit le même sort ; et vingt mille Français restèrent sur le champ de bataille.

On y recueillit plus de sept cents éperons d'or, dépouilles des malheureux chevaliers, espoir et orgueil de la race française, qui avaient péri dans cette journée si glorieuse pour la Flandre. Ces trophées de guerre furent suspendus aux voûtes de l'église Notre-Dame à Courtrai, et l'on donna à la bataille le nom de bataille des Éperons d'or.

Vous le voyez, mes enfants, il ne faut pas être un grand peuple pour remporter de brillantes victoires. Les Flamands étaient armés pour une cause sacrée ; un même sentiment unissait leurs cœurs et donnait à leurs bras une vigueur extraordinaire. La bataille du 11 juillet 1302 prouve à la postérité ce qu'étaient la valeur et la puissance de nos fières communes. A cette époque de notre histoire, elles sont au plus haut période de leur grandeur.

CENT  
RÉCITS  
PAR  
WENDELEN

LEBÈGUE & C<sup>o</sup>  
BRUXELLES

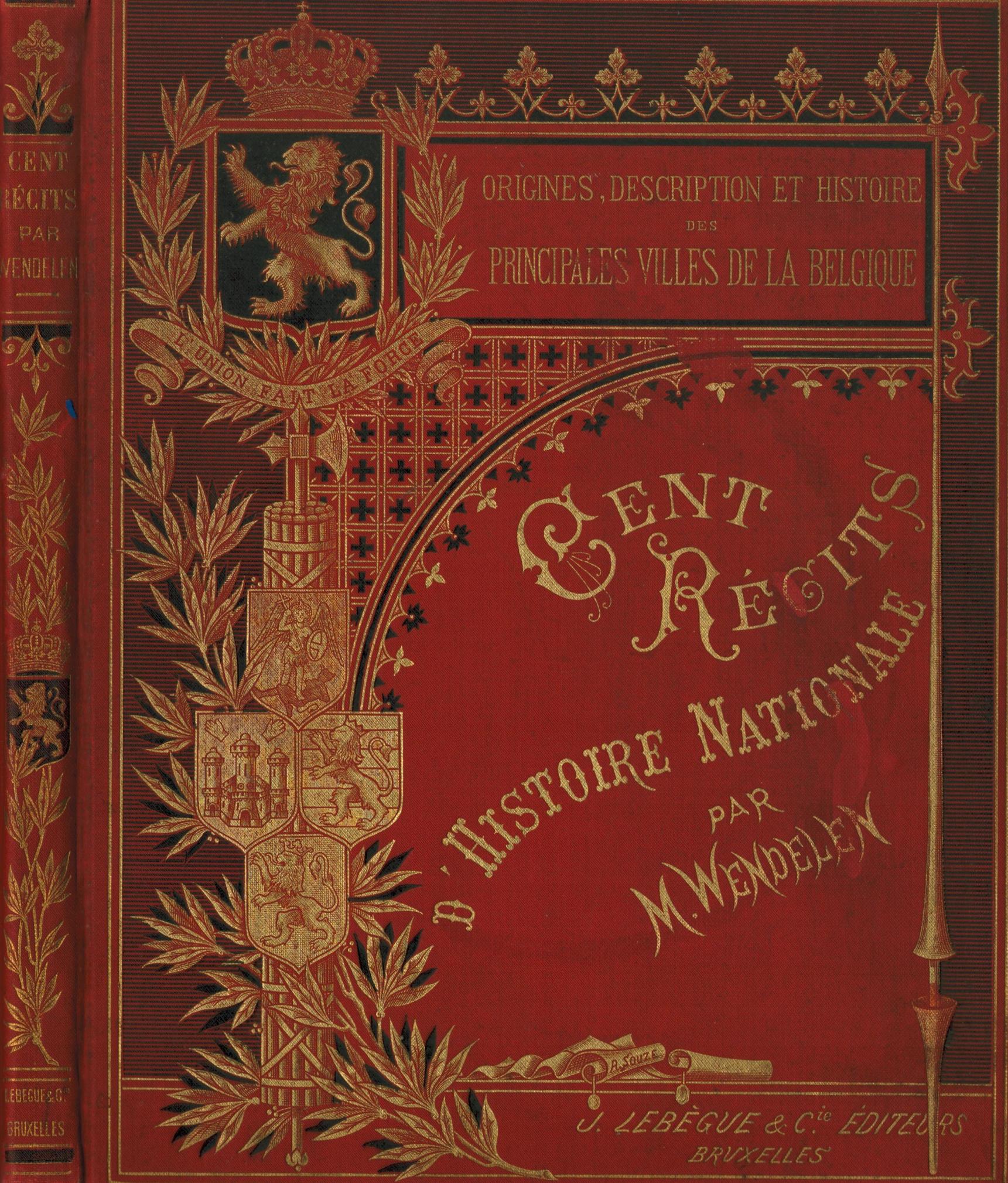
ORIGINES, DESCRIPTION ET HISTOIRE  
DES  
PRINCIPALES VILLES DE LA BELGIQUE

L'UNION FAIT LA FORCE

CENT  
RÉCITS  
D'HISTOIRE NATIONALE  
PAR  
M. WENDELEN



J. LEBÈGUE & C<sup>o</sup> ÉDITEURS  
BRUXELLES



COLLECTION NATIONALE

---

# CENT RÉCITS

D'HISTOIRE NATIONALE

PAR

**M. WENDELEN**

---

ILLUSTRÉ DE NOMBREUSES GRAVURES



BRUXELLES

J. LEBÈGUE ET C<sup>ie</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

46, RUE DE LA MADELEINE, 46